

Sonia Olcese

Module d'histoire de l'art – UTL Goëlo 2026

LES ARTS AU ROYAUME UNI À L'ÉPOQUE VICTORIENNE

Victoria et Albert, amoureux et mécènes des arts

Le couple royal joue un rôle primordial dans le patronage des arts et des sciences. En plus d'enrichir la Collection Royale avec l'achat de nombreuses œuvres de maîtres anciens, Victoria et Albert soutiennent les peintres de la Royal Academy, font reconstruire des résidences royales comme Osborne House à Wight et Balmoral Castle en Écosse, veillent à la reconstruction du Palais du Parlement à Westminster. Le prince Albert s'investit avec énergie dans l'organisation de la Grande Exposition de 1851 et est l'instigateur de la création à South Kensington d'un quartier pour la culture et la science où verront le jour le Musée de Sciences Naturelles, le Victoria and Albert Museum et le Royal Albert Hall.

De son côté, en 1872 Victoria fera ériger à proximité le grandiose Albert Memorial en hommage au défunt époux mécène des arts et à la puissance de l'Empire.

Arts et Empire

Au XIXe siècle la Grande Bretagne atteint l'apogée de sa splendeur.

Les arts sont mis à contribution pour célébrer l'Empire et les héroïques exploits qui l'ont forgé. La fierté nationale est exaltée par les tableaux militaires de la peintre Elizabeth Butler. Les statues et les portraits de Victoria présentent une souveraine triomphante mais bienveillante envers ses sujets proches et lointains. À son tour, l'«Orient» même si vaincu subjugue son vainqueur par la variété de sa culture et la beauté de ses espaces naturels. Le peintre J.F. Lewis fait rêver avec ses chastes scènes de harems, la voyageuse Marianne Lewis éblouit avec ses aquarelles de la flore exotique. En 1851 l'éléphant taxidermisé de la section indienne émerveille les visiteurs de la Great Exhibition ; en 1889 les faïenceries Minton, fleuron de l'industrie anglaise, épatent à l'Exposition Universelle de Paris avec un somptueux éléphant en faïence dorée.

Réalité et rêves : les illustrateurs de l'âge victorien.

Vers 1860 la presse et l'édition connaissent un essor formidable, grâce aussi aux illustrations qui ciblent lecteurs de tout âge et goût.

Dans les pages de *The Punch* et *The Graphic* gloires et misères de l'âge industriel sont montrées selon le crédo impitoyable énoncé dans *Les Temps Durs* de Dickens : « Rien que des faits. Les faits sont la seule chose dont on a besoin ici. ». Face à cela, le besoin de rêve et dépaysement se fait d'autant plus irrépressible. Les frères Crane séduisent le public adulte avec aquarelles et gravures dédiés à légendes et littérature médiévales ; les héros de Shakespeare trouvent un interprète troublant dans Richard Dadd. Si l'enfance est bercée par la poésie et la tendresse de Beatrix Potter, les gravures de John Tenniel l'entraînent avec Alice dans l'étrange Pays des Merveilles de Lewis Carroll.

Du vert et du verre : la nature dans tous ses états

La passion toute britannique pour la nature, immortalisée par la peinture de paysage, se traduit aussi par le désir de la connaître, maîtriser et sublimer.

Dessinateurs et peintres accompagnent et illustrent les expéditions scientifiques dans des pays lointains, d'où, en plus des images, on ramène des spécimens de plantes, abrités dans les jardins botaniques du royaume. Grâce aux progrès technologiques de l'ère industrielle, les architectes paysagistes conçoivent des vastes serres en fer et verre ; parmi les plus célèbres, celles à Kew Gardens de Decimus Burton ou le disparu Great Conservatory de Joseph Paxton, père du légendaire Crystal Palace de la Great Exhibition de 1851.

Whistler et Singer Sargent, deux américains à Londres

Américains par naissance, James Abbott McNeill Whistler et John Singer Sargent sont européens par élection ; Londres va jouer un rôle majeur dans leur activité. Whistler, admirateur de l'art japonais et particulièrement sensible aux jeux de lumière et couleur, compose paysages et portraits que souvent il appelle simplement « arrangements ». Son art atmosphérique et silencieux ne sera compris et acclamé que vers fin de sa vie, comme le portrait de sa mère *Arrangement en gris et noir n. 1*, fortement critiqué par le public victorien qui le trouve trop austère et dépouillé. Une

dizaine d'années plus tard, de l'autre côté de la Manche, le jeune virtuose du portrait Singer Sargent choque son cosmopolite public parisien avec le *Portrait de Madame X*, jugé trop glamour et indécent. Le peintre décide ainsi de quitter Paris pour Londres où il poursuit une brillante carrière dans le sillage des portraitistes anglais du XVIIIe siècle. Il occupera jusqu'à sa mort l'atelier déjà appartenu à Whistler à Chelsea, quartier à la mode dans le milieu artistique et littéraire.

Les peintres préraphaélites et le mouvement Arts and Crafts

Sous la houlette de l'historien de l'art John Ruskin, en 1848 trois jeunes artistes fondent la Confrérie Préraphaélite. En pleine révolution industrielle, ils veulent retrouver la valeur morale de l'art et l'affranchir de l'académisme. Le Moyen Âge est leur idéal utopique et source d'inspiration principale, mais les peintres préraphaélites sont sensibles aussi aux thématiques sociales contemporaines ; les femmes fatales et les rêves d'amour courtois de Dante Gabriel Rossetti ou John Everett Millais côtoient la représentation de la vie moderne de Ford Madox Brown. Quant aux arts décoratifs, ils retrouvent leurs lettres de noblesse grâce à la démarche à la fois esthétique et sociale de William Morris. Novateur de génie, il est à l'origine du mouvement Arts and Crafts, qui, avec ses créations alliant le beau et l'utile – tissus, meubles, objets d'art – annonce l'Art Nouveau.

Pinte de bière ou tasse de thé ?

Quoi de plus « British » qu'une pinte de bière ou un *afternoon tea* ? Ces deux breuvages et les rituels de leur consommation en Angleterre ont une longue histoire, illustrée par nombreux tableaux et œuvres graphiques. Vers la fin du XIXe siècle les espaces publics dédiés à leur consommation connaissent un formidable développement : l'architecture et les arts appliqués sont mis à profit pour attirer les clients dans *public houses*, *gin palaces* et *tearooms*, hauts lieux de la sociabilité urbaine. Les *pubs* comme le Bartons Arms de Birmingham ou le Prince Alfred de Maida Vale à Londres se parent de boiseries en acajou, verreries, faïences décorées et étincelants ornements en laiton. Les salles de thé, fréquentées surtout par un public féminin, sont le royaume de l'élégance et du raffinement, comme la Willow Tearoom que l'écossais C.R. Mackintosh conçoit pour une femme entrepreneur à Glasgow. Le

rituel du thé peut compter même dans l'intimité des résidences plus cossues sur les légendaires poteries Wedgwood et sur des artistes de génie comme Christopher Dresser qui, plus d'un siècle plus tard, inspire les créations d'un célèbre nom du design italien contemporain.

Glasgow, centre de renouveau des arts au tournant du XIXe siècle.

À la fin du XIXe siècle, la plus moderne ville écossaise voit naître la réponse insulaire à l'Art Nouveau. Un groupe de jeunes artistes, les « Glasgow Boys » et « Glasgow Girls » recherche de nouvelles formes, en rupture avec l'éclectisme victorien. Ce sera la naissance du Glasgow Style, mélange d'influences diverses – mouvement Arts and Crafts, revival celtique, japonisme. Le membre plus brillant du groupe est l'architecte et designer Charles Rennie Mackintosh ; non seulement il conçoit des constructions admirables telle la Glasgow School of Art ou la résidence privée de Hill House, mais il laisse aussi une marque permanente sur le monde du design : ses chaises au dossier haut et étroit figurent parmi les icônes du design du XXe siècle.

Le Aesthetic mouvement, entre langueur et transgression

Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, de nombreux artistes ressentent le besoin impérieux de fuir le matérialisme de l'ère industrielle et l'hypocrisie du moralisme victorien. Ils se réfugient ainsi dans un univers éclectique, sophistiqué et sensuel, le *Aesthetic Mouvement* (« Mouvement Esthétique »).

La recherche du beau séduit autant des bohémiens romantiques comme Edward Burne-Jones que des peintres de grands sujets classiques comme Frederic Leighton. Le côté transgressif et décadent de « l'Art pour l'Art » est incarné dans les années 1890 par le météore Aubrey Beardsley. Ses illustrations toutes volutes et graphismes pour la revue *The Yellow Book* ou pour les œuvres d'Oscar Wilde scandalisent autant qu'elles ensorcellent un public désormais tourné vers le nouveau siècle.